

L'habile abeille

Par une matinée hivernale, à une heure aurorale, l'on pouvait observer un campagnol offrant timidement ses oreilles au souffle glacé de la bise autrichienne. Après qu'il eût rapidement repéré les alentours pour s'assurer de l'absence de danger potentiel, le petit rongeur s'élança doucement sur le sentier gelé. Ses pas légers ne laissaient aucune trace sur la terre givrée alors qu'il s'aventurait au travers des broussailles. Le son feutré de ses pas faisait écho au silence qui pesait sur le plateau de Pratzen. Louvoyant entre les arbustes, le petit animal, au tournant d'une jeune pousse, fonça, sans apercevoir la sombre botte luisante qui se dressait devant lui. Interrompu net dans sa course, il leva des yeux étonnés vers la grande créature qui le dominait. Après un gémissement craintif, il traversa le sentier et s'enfuit dans les sous-bois.

« La peste soit de ces bestioles », maugréa le soldat, regardant le rongeur disparaître sous la canopée, et la trace laissée sur ses bottes noires immaculées. Cet impromptu visiteur l'avait contraint à faire un écart de dernière minute, et lui, dérapant sur le sol gelé, percuta l'officier en charge du régiment, ce qui lui valut un regard meurtrier de la part de son supérieur.

« *Verdammt!* », s'exclama le soldat aux bottes de jais. Fabian, car tel était son nom, fit sourire ses deux camarades en jurant. Il faut dire que les hommes étaient d'humeur joviale ce matin-là. Deux jours plus tôt, son régiment et lui avait été convoqués par l'état-major pour faire face aux envahisseurs qui saccageaient le pays depuis plusieurs semaines. Le jeune soldat avait donc plié ses affaires et rejoint ses compagnons de fortune dans la perspective de la bataille. Cette bataille, tous en parlaient depuis des jours, depuis que la réquisition était tombée. Chacun des braves qui l'entouraient pourrait alors venger son frère ou son père tombé aux mains de l'adversaire. Le combat se rapprochait d'heure en heure, et pourtant, paradoxalement, les soldats n'avaient jamais été si sereins. Partout, on entendait que leurs forces surpassaient de loin celles de l'adversaire, et que sitôt la bataille gagnée, chacun rentrerait chez soi tel un héros. Les cohortes s'amassaient sur le plateau enneigé, et le soldat se sentait fier de prendre part à cette démonstration de force. A ses côtés se tenaient deux soldats qu'il aurait reconnu entre mille : ils se ressemblait en tout point, et possédaient le même esprit militaire pratique, une alliance de fougue de jeunesse et de discipline. D'un même pas, ils allèrent se présenter à l'officier référent pour l'appel.

Alignés comme de bons petits soldats en bordure du territoire à défendre, les régiments attendaient patiemment que l'on donne l'ordre d'attaquer.

Une heure plus tard, les troupes adverses commencèrent à se masser de l'autre côté de la rivière. Partout, les flamboyants uniformes des fantassins français paraient l'horizon de bleu, de blanc et de rouge. Les aigles impériaux miroitaient dans les premières lueurs du soleil. Sur chacun des uniformes était cousu une abeille, symbole de l'empereur des français. L'alignement des batteries françaises fut impressionnant, mais leur triomphe fut également de courte durée lorsqu'ils virent

que l'alliance en affichait le double. Les cris de victoire s'élevaient déjà du camp autrichien, alors même que les renforts russes arrivèrent pour défendre le flanc ouest. Les nouveaux arrivants furent accueillis à la force de « *Hurra* », tandis que les français se retranchaient sur leurs positions.

L'arrivée des forces tsaristes avait changé la donne : les français se battaient maintenant à trois contre quatre, et disposaient d'un désavantage balistique. Alors que tombaient des trombes d'eau, les deux camps, d'un accord tacite, firent le silence. Seules subsistaient les gouttes d'eau, inlassables, pour animer ce tableau imperturbable.

Les fiers soldats, impassibles, se faisaient face, dans la brume, en ce onze frimaire de l'an XIV.

« *Alea jacta est* », s'écria le général russe, d'une manière grandiloquente, après une éternité de silence. Et, en effet, les dés étaient lancés.

Au rythme des batteries, les soldats, d'un seul homme, se mirent en mouvement d'un côté comme de l'autre, pour exécuter des manœuvres tactiques que leur dictait leur commandant. Sans état d'âme, les régiments entiers fondaient les uns sur les autres pour réduire l'adversaire en charpie, dans une barbarie inouïe. Les chefs d'armée opposaient leur génie militaire afin de se départager sur une bataille de cette envergure. Ainsi, le soldat et ses compagnons se mirent en route pour affronter les ennemis tricolores qui entamaient l'ascension vers le plateau de Pratzen. Après une multitude d'affrontements entre les deux camps, le régiment reçut de nouveaux commandements de l'état-major : marcher sur les français au Sud, ceux-ci étaient isolés : les défaire ouvrirait la voie vers le cœur de l'armée napoléonienne.

Les mains moites, les trois généraux regardaient avec anxiété l'évolution de l'affrontement.

Fabian pouvait presque entendre une musique épique, assourdissante, alors qu'il s'élançait vers l'ennemi. Il voyait, en levant les yeux, les boulets de canon fendre le ciel comme une promesse de mort. Des gerbes de terre giclaient autour de lui, l'aveuglant momentanément. Le sol, gelé il y a peu, s'était transformé en une étendue boueuse dans laquelle s'enlisaient les hommes. Un tir, plus proche, l'obligea à stopper sa course pour se mettre à l'abri. Le jeune soldat ne savait plus faire la différence entre tir allié ou ennemi. L'omniprésence de la mort, sa proximité aussi, caractérisaient le champ de bataille à présent chaotique.

On pouvait entendre le sol trembler, comme si de lourds objets percutaient la surface, provoquant des ondes de choc qui déséquilibraient les soldats. Un roulement sourd, qui portait ce combat aux portes de l'apocalypse.

Le Premier régiment continuait d'avancer, sans relâche, et sans compassion, laissant à l'arrière les camarades renversés par la mitraille.

La bataille n'était en soi qu'une succession difforme d'impressions, fugaces et sans cesse remplacées par de nouvelles, plus terribles encore. Ennemi à cent

mètres. Mouvements dans les sous-bois à une heure. Drapeau tricolore. Batteries alliées qui tirent. Cris sur la gauche. Se baisser. Attendre. Repartir.

A force de charges et de contre-charges, les soldats des deux camps luttèrent âprement pour gagner à peine une centaine de mètres, convaincus de la légitimité de leur combat, et prêts à suivre aveuglément le commandement de leurs généraux.

Mais, à mesure que la bataille avançait, les régiments français, suivant la stratégie de leur empereur, prirent possession du plateau clé de Prätzen, scindant l'armée de l'Alliance, avant de diriger l'essentiel de leurs forces dans une manœuvre visant à encercler les adversaires isolés. Russes et Autrichiens se retrouvèrent acculés entre les hussards et le lac gelé dans leur dos, et s'ensuivit un sauve-qui-peut général, alors que tous les soldats tentaient de fuir le piège qui se refermait sur eux. Le Premier régiment essuya lui-même de lourdes pertes, et une partie des valeureux soldats fut forcée de traverser le lac gelé, nombre de soldats sombrant à mesure que la glace s'effritait puis se brisait sous le poids des fantassins. La déroute de leurs camarades mina le moral des régiments au nord, qui bâtirent en retraite, désormais en situation de désavantage. Fabian, adossé à ses fidèles camarades dans un héroïque carré final, ferma les yeux en voyant la rangée de fusils à baïonnette pointer vers lui. Puis, dans un relâchement, le silence se fit.

L'abeille napoléonienne avait triomphé.

« Soldats ! Je suis content de vous », s'exclama jovialement le jeune trentenaire qui « jouait-incarnait » le général tricolore dans ce jeu de stratégie. Les dés venaient de marquer sa victoire par un double « six ». Les trois joueurs, en bons amis, se serrèrent la main au-dessus du plateau de jeu, et se félicitèrent, gratifiant le vainqueur du surnom de Bonaparte après cette victoire napoléonienne. Alors que les compères quittaient la pièce, abandonnant les pions renversés, l'un des vaincus ne put s'empêcher d'ajouter : « Je me suis fait avoir comme un bleu ! Ce piège que tu m'as tendu sur le flanc droit... C'est la pire erreur de jugement de toute ma vie ! »

Couché sur l'étendue bleutée censée représenter un étang, ou un lac, se trouvait un triplet de soldats, identiques, rappelant l'uniforme beige caractéristique des autrichiens.

Louis Mérian